

À Henri-François de Breteuil

L'amour à l'épreuve du scanner

De l'Amérique au Japon en passant par l'Europe, Marie-Antoinette continue d'exercer un charme puissant auprès des foules. Son exécution l'a transfigurée. Si une mort naturelle l'avait frappée à Versailles avant 1789, sa séduction flamboyante n'aurait pas tardé à s'éteindre et elle serait tombée dans l'oubli. Mais victime des fureurs populaires, immolée à la République, elle demeure le symbole d'un monde disparu, porteur de secrets et générateur de fantasmes. Depuis plus de deux cents ans, ses biographes et ses innombrables fidèles scrutent les moindres détails de cette existence brisée par le couperet de la guillotine. Le mystère qui enveloppe la relation longue et compliquée qu'elle a entretenue avec le comte de Fersen ajoute encore à son aura. Les uns voudraient avoir la preuve qu'elle a vécu un véritable roman d'amour, mais d'autres demeurent les défenseurs inconditionnels d'une souveraine incapable d'avoir failli à ses devoirs d'épouse, ne serait-ce qu'en pensée. La reine a-t-elle entretenu une liaison avec Axel de Fersen ? Telle est la question que l'on répète inlassablement depuis plus de deux siècles.

À Versailles, les courtisans ne se privaient pas de jaser sur le rôle de cet aristocrate suédois. Aux Tuileries de 1789 à 1791, sa présence auprès de la reine suscita bien des

commentaires. On apprit qu'il avait organisé la malheureuse évasion de la famille royale qui s'acheva à Varennes. Après la Révolution, ces mêmes courtisans, si critiques quelques années plus tôt, virent en Marie-Antoinette la « reine martyre ». La soupçonner de quelque faiblesse revenait tout simplement à commettre un crime contre la monarchie. On se retint d'écrire des souvenirs qu'il eût peut-être été gênant d'évoquer. Cependant, quelques rares mémorialistes suggérèrent la possibilité d'une idylle avec le gentilhomme suédois. Quantité d'écrits édifiants virent le jour. Il fallut attendre l'ouvrage des frères Goncourt pour lire enfin une biographie de la reine, très empathique, proche d'une hagiographie : « Marie-Antoinette n'a pas besoin d'excuse [...] elle est demeurée pure », affirmaient-ils. Barbey d'Aurevilly s'insurgeait qu'on pût lui prêter quelque faiblesse. « Ce qu'elle est par-dessus tout, c'est l'Épouse », proférait-il.

Pendant la même période, les historiens républicains poursuivaient Marie-Antoinette de leur vindicte afin de justifier son exécution. Ils perpétuèrent le mythe de la mauvaise reine, insensible aux malheurs du peuple, qui incarnait les vices de l'Ancien Régime. Les manuels de l'école républicaine la condamnaient. Légende dorée et légende noire se déclinèrent en même temps.

À la fin du XIX^e siècle, des fonds d'archives se sont ouverts. En 1874, la publication de la *Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau avec les lettres de Marie-Antoinette* permit d'entamer les premiers travaux sérieux sur la reine. En même temps, un petit-neveu de Fersen, le baron de Klinckowström, publiait les papiers de son grand-oncle parmi lesquels figurait la correspondance échangée entre Marie-Antoinette et Fersen depuis la fin du mois de juin 1791 jusqu'à la chute de la monarchie en 1792. Cette publication fit grand bruit, moins par son intérêt politique, pourtant essentiel, que par des passages

figurés par des pointillés situés souvent au début et à la fin des lettres. Historiens et journalistes voulurent voir les documents originaux, mais le baron de Klinckowström resta sourd à leurs demandes. Exaspéré par tant d'insistance, le vieil aristocrate déclara qu'il avait brûlé tous ces papiers, ce qui redoubla la curiosité déçue des chercheurs. Seule la copie d'un billet déchiffré de Marie-Antoinette était conservée. Lucien Maury en donna le texte en 1907 dans la *Revue bleue*. Il laissait supposer de tendres échanges entre Marie-Antoinette et Fersen. Les plus sérieux biographes de la reine interprétèrent « les pointillés » comme ils l'entendaient, selon leur sensibilité.

Surprise en 1982. Les lettres n'avaient pas été détruites. Les descendants du baron de Klinckowström les mirent en vente à Londres où elles furent achetées par les Archives nationales de France. J'ai été l'une des premières à les tenir entre les mains. Les passages énigmatiques étaient raturés, littéralement caviardés, illisibles même avec la lampe Wood. Quelques années plus tard, en présence de Mme Nougaret, conservateur en chef aux Archives nationales, qui m'avait invitée à cette occasion, on se livra à une expérience avec des ordinateurs sophistiqués pour tenter de lire les lignes mystérieuses. Sans succès, comme si la reine et Fersen voulaient garder leur secret.

Seconde surprise en 2014. Une collaboration inédite entre les Archives nationales, la Fondation des sciences du Patrimoine et le Centre de recherche sur la conservation a permis de mettre au point de nouvelles techniques d'analyse. Au mois de novembre 2015, un communiqué de presse annonçait que « les passages cachés des lettres de Marie-Antoinette au comte de Fersen livraient leurs premiers secrets ». Les recherches se sont poursuivies et si les caviardages ont longtemps résisté à la haute technologie

LE GRAND AMOUR DE MARIE-ANTOINETTE

des scientifiques, ils ont été, en grande partie, vaincus en 2020.

Il est étrange de penser qu'il aura fallu l'intervention d'un scanner pour forcer le coffre-fort des amours secrètes d'une reine de France et d'un gentilhomme suédois épris l'un de l'autre en dépit de tous les obstacles.

PROLOGUE

La rencontre 30 janvier 1774

Ce soir-là, tout Paris court au bal de l'Opéra. Comment distinguer une fille entretenue d'une bourgeoise ou d'une duchesse ? Masquées, cachées sous un domino noir, les femmes se ressemblent toutes. Elles se jettent dans la foule qui flotte et roule dans un murmure confus. Délices de l'incognito ! Sous le masque, on s'enhardit à tenir des propos très libres avec les hommes qui ont déposé leur épée à l'entrée et paraissent, pour la plupart, à visage découvert. Ils brûlent de deviner qui se dissimule devant eux. Beaucoup cherchent l'aventure pour un soir... pour quelques jours peut-être, comme ce jeune et beau Suédois qui découvre les délices de la vie parisienne depuis quelques semaines. Son ambassadeur, le comte de Creutz, l'a présenté à la Cour et dans les salons où sa présence est très recherchée. Ce 30 janvier, après une journée bien remplie par des mondanités, il est arrivé à une heure du matin au bal. Soudain, un masque s'avance vers lui. La conversation s'engage. Légère, sans doute, et elle dure longtemps. D'autres masques entourent bientôt l'inconnue. Le charme est rompu. La mystérieuse personne se retire dans une loge. L'étranger s'aperçoit que c'est Madame la Dauphine venue s'amuser avec son époux accompagné par le comte et la comtesse de Provence, le

comte et la comtesse d'Artois, tous chaperonnés par une suite discrète chargée de leur sécurité. Pendant plus d'une demi-heure, personne ne les a reconnus. La Dauphine se félicite de son audace : elle est ravie d'avoir parlé librement à un homme séduisant qu'elle a probablement remarqué à ses bals de Versailles où l'étiquette ne lui permettait pas de le distinguer.

Le comte Axel de Fersen, qui appartient à la plus puissante famille de la noblesse suédoise, achève ce qu'on appelle le « Grand Tour » à travers l'Europe, dont le voyage en France constitue l'apothéose. Les jours suivants, il retournera aux bals de l'Opéra et à ceux de la Dauphine à Versailles, sans qu'elle fasse mine de le reconnaître. Entraîné dans le tourbillon de la vie parisienne, toujours réservé, il ne laisse pas les femmes indifférentes à son charme. « De tous les Suédois qui ont été ici de mon temps, c'est celui qui a été le plus accueilli dans le grand monde, écrira le comte de Creutz au roi Gustave III. Il a été extrêmement bien traité de la famille royale. Il n'est pas possible d'avoir une conduite plus sage et plus décente que celle qu'il a tenue. Avec la belle figure et de l'esprit, il ne pouvait manquer de réussir dans la société : aussi l'a-t-il fait complètement. Votre Majesté en sera contente, mais ce qui rendra surtout M. de Fersen digne de ses bontés, c'est qu'il pense avec une noblesse et une élévation singulières. » Le 12 mai 1774, Fersen quitte Paris pour Londres et au mois de décembre il rentre en Suède auprès de sa famille qu'il n'a pas revue depuis quatre ans. Il ne peut avoir oublié sa rencontre avec la Dauphine, puisqu'il a parcouru l'Europe pour être présenté dans toutes les cours, mais la Dauphine se souviendra-t-elle de lui ?

CHAPITRE PREMIER

L'amour n'est pas au rendez-vous chez les princes

Le Dauphin et la Dauphine, qui rentrent sagement à Versailles vers sept heures du matin ce 31 janvier 1774, donnent toutes les apparences du bonheur. Depuis leur entrée officielle dans la capitale, l'année précédente, ils sont follement acclamés lorsqu'ils viennent à la Comédie-Française, à la Comédie-Italienne et à l'Opéra. Leur simplicité, leur bonne humeur brisent les distances que l'étiquette veut imposer. Une telle popularité rejaillit sur la monarchie. Louis XV, qui s'en félicite, a même permis à Marie-Antoinette de se rendre à Paris chaque semaine pour faire quelques courses, ce dont elle raffole. À chacune de ces visites, le public se livre à des démonstrations de joie qui enivrent la princesse. À Paris elle se sent aimée, désirée, c'est une femme comblée.

Les apparences sont trompeuses, Madame la Dauphine, adulée par ses admirateurs anonymes, n'est pas heureuse. Sans doute n'a-t-elle jamais réfléchi à l'idée du bonheur, mais depuis son arrivée à la cour de France, quatre ans plus tôt, pour épouser l'héritier du trône, elle ressent un mal-être qu'elle ne parvient pas à dissiper. Plusieurs lettres témoignent de son humeur instable et de ses accès de tristesse. Elle cultive la nostalgie d'un paradis perdu, celui de son enfance où tout

lui semblait clair. Rien de tel à Versailles, palais de l'intrigue et de la licence.

Une famille tentaculaire

Pour la jeune Marie-Antoinette, la cour de Vienne, où règne sa mère l'impératrice Marie-Thérèse qui demeure son guide infailible, est celle de la vertu joyeuse. L'image de cette souveraine s'est imposée très tôt comme celle d'une mère superlative, incarnation de la morale chrétienne et de la félicité conjugale, à la tête d'une famille nombreuse dont elle tirait une incroyable fierté. Cette princesse eut la chance d'épouser François-Étienne de Lorraine qu'elle aimait depuis sa première jeunesse, mais c'est elle qui détenait légitimement le pouvoir, ne laissant à son époux que le titre d'empereur, ce dont il parut s'accommoder jusqu'à sa mort survenue en 1765.

Marie-Thérèse mit au monde seize enfants : Antonia – qu'on appellera Marie-Antoinette à son arrivée en France –, née le 2 novembre 1755, est la quinzième. Elle fait son entrée sur la scène publique (si l'on peut dire) dans un tableau de famille commandé au peintre van Meytens. Minuscule dans son berceau, elle semble perdue au milieu d'une ribambelle d'archiducs et d'archiduchesses, ses frères et sœurs, mais elle est déjà intégrée à la fratrie : les aînés se tiennent debout à côté de leurs parents trônant chacun dans un fauteuil, les plus jeunes, disposés au second plan en un aimable désordre, incarnent la survie de la dynastie. L'avenir d'Antonia semble alors bien incertain. Survivra-t-elle aux maux qui menacent la petite enfance ? Le couple impérial a déjà perdu trois enfants. En 1755, ils sont douze. Elle a rejoint les benjamins dans les appartements de la Hofburg qui leur sont réservés, aux bons soins d'un

important personnel aulique dirigé par les gouvernantes auxquelles Marie-Thérèse remet des ordres précis et dont elle attend des rapports circonstanciés. L'impératrice veut être tenue au courant de tout ce qui concerne ses enfants, mais elle peut rester plus d'une semaine sans les voir. L'existence de chacun d'eux est essentielle pour leur mère, qui ne fait pas de différence entre les filles et les garçons. Chacun aura sa mission.

Cinq ans plus tard, on retrouve Antonia, miniature de femme, dans sa robe à paniers, coiffée et poudrée, sagement assise au bout du premier rang de la salle des cérémonies du château de Schönbrunn, sur un nouveau tableau de van Meytens qui montre l'impératrice et l'empereur assistant à un spectacle entourés de leur descendance. Marie-Thérèse ménage un juste équilibre entre la vie familiale et la vie de représentation à laquelle ses enfants participent très tôt. On voit souvent la longue file des archiducs et des archiduchesses suivant leurs parents par rang de taille à l'occasion de célébrations religieuses, d'anniversaires, de concerts, de spectacles, de mascarades, de remises de distinctions, de réceptions d'ambassadeurs et de visiteurs étrangers... On ne s'ennuie jamais à la cour de l'impératrice, que l'on soit à la Hofburg dans la capitale, à Schönbrunn ou à Laxenburg à la belle saison.

L'impératrice réserve à ses enfants des moments d'intimité, comme en témoigne une gouache de l'archiduchesse Marie-Christine exécutée à l'occasion de la Saint-Nicolas de 1762, jour où les enfants reçoivent des cadeaux. Dans un petit salon aux murs clairs, l'empereur en robe de chambre et coiffé d'un bonnet de nuit, les pieds chaussés de pantoufles, se fait servir du chocolat (ou du café) par Marie-Thérèse debout derrière lui, vêtue d'une simple robe bleue. À côté d'eux, Maximilien mange des friandises en jouant avec un cavalier monté sur un cheval de carton bouilli,

Ferdinand, qui a trouvé des verges dans sa chaussure, pleure à chaudes larmes et Antonia, radieuse, exhibe une poupée. Marie-Christine, leur grande sœur, présente une assiette de gâteaux à Ferdinand pour le consoler.

Il faut des circonstances particulières pour que les plus jeunes soient présents à des réunions d'une telle simplicité. Le plus souvent, ils voient leurs parents à l'occasion des très nombreuses célébrations religieuses et lors des concerts qui occupent une place importante dans leurs divertissements. D'ailleurs, ils reçoivent tous une sérieuse formation musicale. On connaît la célèbre anecdote du petit Mozart invité à la Cour, qui glissa sur le parquet ciré et fut relevé par Antonia qu'il remercia en lui promettant de l'épouser. L'éducation des jeunes princes ne brise pas leur spontanéité, surtout pas chez Antonia, qui passe les années les plus insouciantes de son existence sous la houlette d'une gouvernante. Cette comtesse de Brandis lui inculque les principes moraux et religieux que toute archiduchesse doit posséder, mais néglige de lui imposer les exercices scolaires les plus élémentaires pour lesquels Antonia éprouve trop d'ennui. Toujours prête à s'amuser, elle se dérobe à toute discipline, préférant à l'étude les jeux avec ses deux jeunes frères et avec sa sœur Caroline de trois ans son aînée. Un pastel de Liotard nous montre une petite fille au visage régulier, vêtue d'une robe de soie rose, occupée à parfiler, tenant dans ses mains fines une navette dont elle tire un fil assez court – celui de sa destinée ? À dix ans, elle sait à peine lire et écrire en allemand, parle mal le français et un peu l'italien. Ses parents lui apparaissent comme deux divinités tutélaires bienveillantes, dont la présence reste un peu lointaine.

La mort brutale de son père, pendant les fêtes du mariage de l'archiduc Léopold, l'a sans doute frappée, sans que l'on possède la moindre information à ce sujet. L'empereur

s'occupait surtout de ses aînés et plus de ses fils que de ses filles. Il leur a laissé une *Instruction tant pour la vie spirituelle que temporelle* que Marie-Thérèse leur a remise dès qu'ils ont été en âge de la comprendre. Le changement survenu chez sa mère après la mort de l'empereur a marqué bien davantage Antonia. Brisée par le décès subit de son époux, l'impératrice resta prostrée pendant plusieurs heures et faillit abandonner le pouvoir à Joseph, son fils aîné âgé de vingt-quatre ans, mais elle se ressaisit et se mura dans un deuil qu'elle ne devait plus quitter. Elle se fit couper les cheveux, ne se farda plus, se sépara de ses bijoux et distribua ses robes pour ne plus porter que du noir. C'était désormais une autre femme, une femme âgée, embéguinée dans ses coiffes de veuve, surmontant ses doutes, ses appréhensions et maintenant de main de maître la conduite de ses États, Joseph à ses côtés, élevé à la fonction de co-régent, avant d'être très vite revêtu du titre d'empereur. Elle se raidit dans ses certitudes. En tant que mère, elle devenait plus impressionnante. Au couple parental qu'avait connu Antonia succédait un couple de nature différente à la tête de l'Empire. Plus que jamais l'impératrice voulait s'appuyer sur sa famille et s'en servir. Les enfants, dont elle exigeait une totale obéissance, devaient se sacrifier pour les Habsbourg, chacun selon ses moyens. Aux archiducs revenaient des responsabilités politiques, aux archiduchesses des missions diplomatiques liées à leurs mariages imposés par la raison d'État. Interchangeables, elles n'étaient que des pions sur l'échiquier européen, ce qui n'excluait pas l'affection qu'elle leur portait. Elle connaissait chacun de ses enfants avec ses qualités et ses défauts.

Marie-Thérèse et ses filles

Depuis une dizaine d'années, Marie-Thérèse s'était engagée dans une politique matrimoniale complexe à la suite du renversement des alliances qu'elle considérait comme le chef-d'œuvre de sa politique extérieure et qui bouleversait l'échiquier européen. Les Habsbourg étaient devenus les alliés de leurs ennemis séculaires, les Bourbons. L'impératrice avait ainsi marié Joseph à Isabelle de Parme, petite-fille de Louis XV, Léopold à une infante d'Espagne, Marie-Amélie à l'infant de Parme et elle préparait l'union de Josepha avec Ferdinand IV, roi de Naples, autre Bourbon. Quand Josepha mourut de la variole, l'impératrice la remplaça aussitôt par Marie-Caroline, la sœur préférée d'Antonia. Pas un instant l'impératrice ne songeait au bonheur de ses filles. « Pourvu qu'elle fasse son devoir envers Dieu et son époux et qu'elle fasse son salut, dût-elle être malheureuse, je serai contente », écrivait-elle à propos du mariage de la future reine de Naples. Le devoir à l'égard de l'Auguste Maison tenait lieu de tout aux archiduchesses, dont l'impératrice fixait le destin. Elles devaient s'accommoder du reste, c'est-à-dire de l'époux qui leur était destiné et de la situation dans laquelle elles devaient se montrer assez habiles pour triompher des pièges qu'on ne manquerait pas de leur tendre. Tout cela pour la plus grande gloire des Habsbourg. C'était l'idée qu'on leur inculquait très tôt. Plus le mariage projeté était brillant, plus la mission était difficile, plus la princesse devait s'en montrer digne puisqu'elle était grandement honorée.

C'est à sa dernière fille, Antonia, que l'impératrice réservait le plus prestigieux destin. Son mariage avec l'aîné des petits-fils de Louis XV était appelé à sceller l'alliance conclue en 1755 entre les deux États. Le chef-d'œuvre de la

politique matrimoniale de Marie-Thérèse. L'archiduchesse, qui deviendrait un jour reine de France, en serait le gage. On peut supposer qu'avant d'avoir la confirmation de ce qu'elle espérait depuis longtemps, l'impératrice avait entretenu sa fille de ce projet grandiose, exaltant chez elle le sens du devoir à l'égard de cette mère exceptionnelle à laquelle elle devrait une telle élévation.

Dès que Louis XV donna son accord, il fallut préparer très vite l'adolescente au rôle qui l'attendait. Marie-Thérèse se rendit compte que l'éducation de sa fille avait été jusque-là très négligée. L'abbé de Vermond, envoyé par le roi pour l'initier aux subtilités de la cour de France, devait bientôt écrire à l'ambassadeur de Marie-Thérèse à Versailles, le comte de Mercy-Argenteau : « Un peu de paresse et beaucoup de légèreté m'ont rendu son éducation plus difficile [...]. Elle m'entendait bien lorsque je lui représentais des idées éclaircies ; son jugement était toujours juste, mais je ne pouvais l'accoutumer à approfondir un objet, quoique je sentisse qu'elle en était capable ; j'ai cru voir qu'on ne pouvait appliquer son esprit qu'en l'amusant¹. » Le pastel de Ducreux envoyé à Versailles annonçait la reine qu'elle devait devenir. Elle avait alors quatorze ans, une taille déliée, une carnation éblouissante qui mettait en valeur des yeux bleus au regard assez tendre et une avalanche de boucles blondes qu'on accommodait à la mode française. Rieuse, primesautière, étourdie, mais sensible, pleine d'attentions à l'égard de ceux qui l'entouraient, sans imaginer un seul instant ce qui l'attendait à Versailles, elle croyait à une sorte de bonheur : celui que sa mère avait choisi pour elle dans sa toute-puissance.

Qu'aurait-elle pensé si elle avait lu ce qu'écrivait une dizaine d'années plus tôt Isabelle de Parme, la première

1. Alfred von Arneth, *Maria-Theresia und Marie-Antoinette. Ihr Briefwechsel 1770-1780*, Paris, Jung-Treuttel, 1865.

épouse de son frère Joseph, qui mourut en 1763 ? S'interrogeant sur le sort d'une princesse à la veille de son mariage, elle traçait ces lignes désespérées : « La voilà condamnée à abandonner tout, sa famille, son pays et pour qui ?, écrivait-elle. Pour un inconnu, pour une personne dont elle ignore le caractère, la façon de penser, pour une famille qui peut-être ne la verra qu'avec jalousie ou du moins prévention. Sacrifice d'un prétendu bien public, mais plus encore de la politique malheureuse d'un ministre qui ne sait trouver d'autres voies pour lier deux maisons, pour former une alliance qu'il annonce indissoluble et que la première apparence d'avantages rompt aussi facilement qu'un engagement pris sans réflexion. Elle part, abandonne ce qui lui est de plus cher dans l'incertitude même de plaire à celui auquel on la destine. Peut-on trouver rien de plus dur si on réfléchit bien à cette situation² ? »

Marie-Thérèse ne vit pas partir sa fille sans une certaine appréhension. Sa jeunesse, son innocence, sa légèreté ne pouvaient pas faire d'elle l'alliée dont l'impératrice avait besoin à la cour de France. Aussi lui donna-t-elle un mentor en la personne de son ambassadeur, le comte de Mercy-Argenteau. Elle savait qu'elle l'envoyait dans une cour qui ne brillait pas par la pureté de ses mœurs, mais elle ne lui parla pas de la vie privée de Louis XV. Elle ne lui dit pas davantage ce que son ambassadeur pensait de son futur époux. « La nature semble avoir tout refusé à M. le Dauphin, écrivait-il. Ce prince par sa contenance et ses propos n'annonce qu'un sens très borné, beaucoup de disgrâce et nulle sensibilité. » Les adieux furent touchants. Marie-Thérèse et Marie-Antoinette versèrent bien des larmes, mais il fallait céder au devoir imposé par la naissance et la raison d'État.

2. Isabelle de Bourbon-Parme, *Lettres à l'archiduchesse Marie-Christine*, éd. Élisabeth Badinter, Paris, Tallandier, 2008, p. 82-83.

Mari inhibé et famille éclatée

L'idée du mariage d'amour est inconcevable au XVIII^e siècle, à plus forte raison chez les princes. Cependant, certaines unions politiques se sont révélées heureuses, comme celle de Marie-Thérèse avec François de Lorraine. Aussi l'impératrice affirme-t-elle à Marie-Antoinette que « le seul vrai bonheur en ce monde est un heureux mariage. J'en peux parler », ajoute-t-elle. Connaissant le caractère de sa fille et sachant que le Dauphin ne brille pas par une flamboyante séduction, elle insiste sur l'attitude qu'elle devra adopter : « La femme est soumise en tout à son mari et ne doit avoir aucune occupation que de lui plaire et de faire ses volontés [...]. Tout dépend de la femme si elle est complaisante, douce et amusante. » De toute façon, Marie-Antoinette ne peut que se féliciter d'être destinée à épouser l'héritier du trône de France : « Si on ne s'arrête que sur le grand établissement, vous êtes la plus heureuse de vos sœurs et de toutes les princesses³ », dit-elle encore. Se montrer digne de l'honneur que lui a réservé l'impératrice, tel est le devoir de la Dauphine. Devoir imposé par la reconnaissance et l'amour qu'elle porte à cette mère chaleureuse, exigeante, mais inaccessible.

Avant le départ de sa fille, Marie-Thérèse lui a annoncé qu'elle lui écrirait au début de chaque mois et qu'elle attendrait sa réponse par retour de courrier, mais elle lui a caché qu'elle entretiendrait une correspondance secrète avec son ambassadeur à Versailles, afin de lui rendre compte dans les moindres détails de tout ce qui la concernait. Marie-Thérèse avait obtenu que l'abbé de Vermond fût nommé

3. Marie-Thérèse à Marie-Antoinette, lettre du 4 mai 1770, *in* Marie-Antoinette, *Correspondance*, éd. Evelyne Lever, Paris, Tallandier, 2005, p. 45.

bibliothécaire de la Dauphine. Ainsi resterait-il près d'elle. La princesse ignorait que tout ce qu'elle lui confierait serait répété à l'ambassadeur à l'intention de l'impératrice.

Le charme, la grâce naturelle, la spontanéité de Marie-Antoinette séduisent d'emblée Louis XV et ceux des courtisans qui ne sont pas hostiles à l'alliance autrichienne. On ne sait ce que la jeune princesse a ressenti en rencontrant le Dauphin lorsqu'il a déposé sur sa joue le baiser prévu par l'étiquette de la cour de France. Le soir des noces, elle a fait bonne figure lors du coucher public avec son époux. Sa mère l'avait sans doute prévenue de ce qui devait se passer au cours de cette nuit, mais il ne se passa rien. Le Dauphin se leva tôt le lendemain matin pour partir à la chasse, laissant sa femme triste et déconcertée. Heureusement, la succession de fêtes données en l'honneur de leur mariage lui permit d'afficher un air de contentement. Elle se doutait que la Cour était aux aguets pour savoir si l'union était consommée, ce qui ajoutait au désarroi qu'elle s'efforçait de dissimuler.

Sans famille, sans amis, elle n'a qu'un seul confident, l'abbé de Vermond. Le brave ecclésiastique éprouva une certaine tristesse lorsqu'elle lui avoua que le Dauphin ne lui avait pas donné « la plus légère marque de goût ou d'empressement, soit en public, soit dans le particulier ». La Dauphine, qui a vécu au milieu d'une famille unie, se sent très seule, réduite à la compagnie de son lecteur, lequel écrit le 23 mai 1770, soit une semaine après le mariage : « Hier, après le dîner, Madame la Dauphine m'envoya chercher quoiqu'il n'y eût pas de chasse ; elle craignait si fort l'arrivée de M. le Dauphin qu'elle ne m'a pas donné un quart d'heure. Ce matin, elle m'a paru plus courageuse. Elle m'a bien recommandé de vous dire qu'elle prenait courage et ferait bien. À travers toute son assurance, je vois des

moments de chagrin et je ne répondrai du courage que quand j'en aurai des preuves⁴. »

À quinze ans, le futur Louis XVI est un adolescent inhibé, au physique ingrat, grandi trop vite, timide et méfiant, affichant toujours l'air le plus sombre. Il parle peu et lorsqu'il prend la parole, sa voix nasillarde, haut perchée, surprend désagréablement. Peu aimé par ses parents qui lui avait préféré un frère aîné mort d'une longue maladie et qui passait pour une sorte de petit génie, il se sent indigne du rôle qu'on attend de lui. Il n'a jamais exprimé le moindre sentiment d'affection, sinon à ses tantes, aigries et grondeuses, les filles de Louis XV, qui n'ont jamais été mariées. À la différence de Marie-Antoinette, il a reçu une solide éducation et il aime l'étude. Il connaît bien l'histoire de l'Europe, assez bien la littérature française, possède des notions de droit, parle l'anglais, un peu l'italien et s'intéresse aux sciences. Les femmes l'intimident et il n'a jamais éprouvé la moindre attirance pour elles. Aucune ne l'a « déniaisé ». Le mariage lui fait peur et son gouverneur, le duc de La Vauguyon, l'a mis en garde contre l'union avec une archiduchesse, gage d'une alliance très critiquée à la Cour et que les parents du jeune homme réprouvaient.

Le roi pose un regard distant sur ce petit-fils qui lui ressemble si peu. Il l'ennuie. Le Dauphin est « extrêmement timide et sauvage » et ce « n'est pas un homme comme un autre⁵ », écrit-il à l'infant de Parme. Il considère Marie-Antoinette avec toute l'indulgence d'un amateur de femmes, la trouvant « vive et un peu enfant » mais que « c'est bien de son âge ». Le monarque ne se soucie pas de ce que peuvent éprouver les jeunes époux. Il se contente de leur adresser

4. *Maria Theresia und Marie Antoinette. Ihr Briefwechsel, 1770-1780, op. cit.*

5. Philippe Amiguet, *Lettres de Louis XV à l'infant de Parme*, Paris, Grasset, 1938, p. 161.

quelques paroles convenues, sans portée véritable. Aucune intimité n'est possible. Où est « le père tendre » que l'impératrice avait promis à sa fille ? Louis XV est trop préoccupé par les affaires du royaume, les intrigues de la Cour et ses amours avec sa maîtresse, Mme Du Barry, dont la présence trouble autant le Dauphin que son épouse. Incarnation du plaisir sexuel, cette courtisane au passé sulfureux semble narguer, sans le vouloir, ce couple malheureux qui ne parvient pas à accomplir ce devoir conjugal qui scellera l'alliance de la France avec l'Autriche. Marie-Thérèse encourage sa fille à « redoubler de cajolis », mais comment est-ce possible avec un homme qui se dérobe à toute manifestation de tendresse et qui n'inspire sans doute pas beaucoup d'attrance à cette vierge désemparée ?

Après plusieurs jours de silence, le dialogue finit par s'engager entre Marie-Antoinette et Louis. La glace est enfin rompue. L'hostilité qu'ils éprouvent l'un et l'autre envers Mme Du Barry les rapproche et Louis conduit volontiers son épouse auprès de ses tantes, Mesdames, filles de Louis XV. Ces princesses désenchantées et jalouses de la petite Autrichienne veulent s'immiscer dans le ménage de leur neveu. Marie-Antoinette se laisse aller à quelques confidences auprès d'elles. Ayant acquis une certaine autorité sur la Dauphine, elles l'entraînent dans une guerre ostensible contre la maîtresse royale qui usurpe le rôle de toutes ces princesses, à commencer par celui de la Dauphine. Innocente, persuadée d'avoir enfin trouvé à Versailles des présences tutélaires, Marie-Antoinette se met à snober superbement la favorite. Le roi devra faire intervenir Mercy-Argenteau pour que cesse cet ostracisme et la vertueuse Marie-Thérèse se verra obligée de chapitrer sérieusement sa fille pour qu'elle fasse preuve d'un minimum d'amabilité envers l'élue du roi et n'écoute plus ses tantes. Marie-Antoinette mettra longtemps à céder, ne comprenant pas que l'impératrice,

si pointilleuse en ce qui concerne la morale, ait voulu la forcer à adresser la parole à la favorite honnie. Après cette crise, elle s'affranchira de la fâcheuse tutelle des princesses, qui, déçues et froissées, se vengeront par des calomnies.

« Tout le monde doit vous aimer »

Une bonne entente finit par s'établir entre les deux époux. « On parle de bonne amitié », écrit Mercy-Argenteau. Il s'agit là de relations fraternelles : Louis et Marie-Antoinette partagent rarement la même chambre. Cependant la timidité du Dauphin se dissipe. Il paraît plus à l'aise avec sa femme à laquelle il témoigne publiquement de l'intérêt. On les voit ensemble aux spectacles de la Cour, aux bals donnés chez la Dauphine où le prince s'efforce de faire bonne figure ; Marie-Antoinette suit les chasses royales auxquelles son mari s'adonne avec passion. À cette occasion, elle fait porter viandes froides et rafraîchissements dans sa voiture afin de regrouper autour d'elle les jeunes femmes et les jeunes gens de la Cour. Ces visages nouveaux l'intéressent. Si la vie à Versailles lui semble plus plaisante, elle reste soumise aux injonctions de sa mère, la seule personne qu'elle doive satisfaire. Marie-Thérèse ne ménage pas ses critiques à l'égard de sa fille : elle lui reproche sa paresse, son peu d'intérêt pour les occupations sérieuses et multiplie les conseils pour lui éviter d'être le jouet des intrigues. Parfois, l'impératrice trouve les mots susceptibles de ranimer sa confiance. Ce qu'elle lui confie pour le jour de ses quinze ans restera sans doute pour elle le plus beau des talismans : « Dieu vous a comblée de tant de grâces, de tant de douceur et de docilité que tout le monde doit vous aimer, lui dit-elle ; c'est un don de Dieu, il faut le conserver, ne point vous en glorifier, mais le conserver soigneusement pour votre propre bonheur et

pour celui de tous ceux qui vous appartiennent⁶. » Comment oublier de telles paroles ?

Marie-Antoinette vit sous la menace de perdre l'amour de cette mère jupitérienne. Conserver ce lien exceptionnel demeure le mobile de sa vie affective. Redoutant les jugements maternels qui sont souvent très durs, elle demande à Mercy si elle se conduit comme le désire l'impératrice. Pour répondre à ses vœux, elle devrait coucher avec son époux et faire en sorte que le mariage soit consommé, mais comme le prince fuit le lit conjugal, elle peut esquiver le sujet sans se sentir coupable. Tout laisse à penser que la maladresse de ce mari peu séduisant la pousse à éviter des étreintes décevantes. Aussi s'abandonne-t-elle parfois « à quelques réflexions fâcheuses » sur la conduite de son époux, dont elle déplore le goût pour les travaux manuels, auxquels il s'adonne avec un plaisir évident. De plus en plus perplexe, Marie-Thérèse envoie Van Swieten, son médecin, auprès du jeune ménage. Il confiera à l'impératrice que « si une jeune fille de la figure de la Dauphine ne pouvait échauffer le Dauphin, tout remède serait inefficace⁷ ».

Cette incroyable « situation matrimoniale » faisant le sujet de toutes les conversations de la Cour, Louis XV finit par convoquer les deux époux dont « il exigea une confession exacte sur le degré d'intimité conjugale où ils se trouvaient. Louis déclara qu'il avait fait des tentatives pour consommer son mariage, mais qu'il s'était toujours trouvé arrêté par des sensations douloureuses, qu'il ignorait si cela tenait à un défaut de conformation ou à d'autres causes ». Le roi examina lui-même son petit-fils et conclut que « le très petit obstacle qui subsistait n'était

6. Marie-Thérèse à Marie-Antoinette, 1^{er} novembre 1770, in Marie-Antoinette, *Correspondance, op. cit.*, p. 61.

7. Marie-Thérèse à Mercy-Argenteau, 6 juin 1771, in *ibid.*, p. 79.

qu'un accident fort commun aux adolescents⁸ ». Il chargea Lassone, le médecin de la Dauphine, d'instruire les deux époux. La nouvelle de cette entrevue se répandit à la Cour. Louis et Marie-Antoinette en ressentirent un immense malaise. Marie-Thérèse continua d'exiger des nouvelles sur ce délicat sujet qui prenait, à ses yeux, les proportions d'une affaire d'État. À plusieurs reprises, Marie-Antoinette évoqua ses décevantes relations conjugales à propos desquelles l'impératrice exigeait sans cesse plus de précisions. Elle assura à sa mère que le Dauphin « était bien constitué, qu'il avait bonne volonté, mais qu'il était d'une nonchalance et paresse qui ne le quittaient que pour aller à la chasse ».

Enfin, au mois de juillet 1773, la Dauphine peut annoncer à l'impératrice que le mariage est consommé. Sans éprouver d'amour pour ce mari maladroit, elle ressent pour lui une sincère amitié. Elle a compris que sa rudesse cache une réelle bonté et elle lui reconnaît « un penchant décidé pour la justice, pour l'ordre et pour la vérité, du bon sens et de la justesse dans sa façon d'envisager les objets ». Cependant, son « peu d'aptitude à être ému » l'inquiète jusqu'à l'exaspération. Elle craint chez lui « les effets de la nonchalance, un défaut de nerf sans lequel on ne pense ni on ne sent assez vivement pour agir avec efficacité⁹ ».

Ayant parfaitement compris que la Dauphine ne tomberait jamais sous le charme de son époux et qu'elle garderait sans doute une certaine condescendance à son égard, Mercy-Argenteau s'efforçait de la préparer au rôle politique que sa mère et son frère voulaient lui faire jouer. « Monsieur le Dauphin, avec un sens juste et de bonnes qualités, n'aura

8. Haus Hof und Staatsarchiv Wien, Frankreich-Berichte, 147, novembre 1771.

9. Mercy à Marie-Thérèse, 16 janvier 1773, in Marie-Antoinette, *Correspondance*, op. cit., p. 129.

probablement jamais ni la force ni la volonté de régner par lui-même, écrivit-il à l'impératrice. Si Madame l'archiduchesse ne le gouverne pas, il sera gouverné par d'autres ; de si fâcheuses conséquences ne sauraient être prévenues de trop loin. Toutes mes remarques, toutes mes représentations, enfin tous mes discours à Madame la Dauphine portent sur ce grand objet¹⁰. » Insidieusement, il persuadait la princesse qu'elle était très supérieure à son mari, qu'elle devrait dominer, ce qui rendait les piètres assauts du Dauphin encore plus difficiles à supporter. Le prince éprouvait une tendresse admirative sans doute mêlée de crainte pour cette femme qu'il avait tant de mal à posséder. D'après elle, il manifestait beaucoup « d'indolence pour remplir ses devoirs de mari ». Tout laisse à penser que Marie-Antoinette ne l'encourageait pas à partager son intimité. Elle voulait désormais s'amuser le plus possible et les visites qu'elle faisait dans la capitale avec ou sans son époux lui apportaient une griserie nouvelle. Elle trouvait dans les acclamations qui montaient vers elle un succédané de l'amour qui lui manquait à côté d'un époux décevant, au milieu d'une famille si différente de celle de son enfance.

Le Dauphin avait deux sœurs et deux frères. Madame Clotilde, surnommée méchamment « Gros-Madame » en raison de ses formes opulentes, était une douce princesse très pieuse que la Dauphine voyait rarement et Madame Élisabeth, née en 1764, était encore une petite fille. Par la force des choses, Marie-Antoinette était devenue proche des deux frères de son mari. Le comte de Provence, né comme elle en 1755, doué d'un physique ingrat, lui apparaissait comme un pédant hypocrite, jaloux du Dauphin. Elle s'en méfia d'emblée. Lorsqu'il épousa Marie-Joséphine de Savoie,

10. Mercy à Marie-Thérèse, 14 août 1773, in Marie-Antoinette, *Correspondance*, op. cit., p. 151-152.

laide et timide, Marie-Antoinette fut rassurée en constatant qu'elle ne lui ravirait jamais la première place. Cette princesse ne lui inspira pas d'amitié. L'attitude hautaine qu'elle adopta à son égard ne tarda pas à faire de cette jeune femme une ennemie. En revanche, Marie-Antoinette éprouva une vive sympathie pour le comte d'Artois, le plus jeune frère de son mari, le seul des trois princes doué d'un physique agréable. Le visage fin, un corps délié, naturellement élégant, rieur, étourdi, il plaisait aux femmes, qui ne le laissaient pas indifférent. En 1773, il épousa Marie-Thérèse de Savoie, la sœur de Marie-Joséphine, qui ne brillait pas davantage par sa beauté. Le prince en fit sa femme dès la première nuit et toute la Cour apprit ce qu'on finissait par considérer comme un exploit dans la jeune famille royale, car le comte de Provence ne passait pas non plus pour un mari galant. Les lettres de sa triste épouse témoignent d'une situation affligeante. Leur mariage n'était certainement pas consommé, malgré les fanfaronnades d'un mari qui maniait fort bien l'hyperbole. Louis XV n'espérait plus de descendance que de la postérité du comte d'Artois, ce qui mortifiait Marie-Antoinette. Néanmoins, une bonne entente régnait entre les trois couples, qui se retrouvaient entre eux, prenaient leurs repas ensemble chez la comtesse de Provence, à l'exception des jours où leurs dîners étaient publics. Ils avaient à peu près le même âge et les seules préoccupations de la jeunesse oisive les unissaient. Cependant, le cœur de la Dauphine était vide.

